

de bonne volonté. Hélas ! tout ne s'en ira pas, même avec ce nouveau renfort, et cette nuit, moi qui fus prévoyant et sage, je recueillerai bien quelques restes d'une punition que ma curiosité n'a pas méritée.

A gauche de la grotte un petit sentier mène à l'ouely El-Khidr, ancienne chapelle consacrée à saint Georges. Ces quelques colonnes d'origine romaine que l'on y voit sont-elles des restes du fameux temple érigé par Hérode à l'empereur Auguste ? Où fut ce temple ? Autant de questions qui demeurent sans réponse. Mon âme d'ailleurs ne s'arrête pas à les résoudre. Elle trouve une toute autre consolation à penser que si au pied de la gigantesque montagne le culte de l'art et de la force, l'hellénisme et César eurent leurs sanctuaires, au-dessus d'eux. Un jour Jésus, sur cette pente lumineuse de l'Hermon, s'éleva et se manifesta dans sa gloire. Seul le Fils de Dieu est resté debout. Les idoles sont tombées, le paganisme est mort, les Césars se sont couchés dans le sang et la boue, et lui, plus splendide que l'Hermon sous les feux du soleil, plus durable que toutes les grandeurs humaines, toujours le même quand tout a changé, il rayonne encore et règne sur le monde nouveau.

De cette hauteur d'El-Khidr on peut aisément se rendre compte du site de l'ancienne ville. Vers le nord et au couchant elle a été transformée en jardins ; au midi et au levant, c'est-à-dire dans sa partie la plus haute, elle est encore entourée de

murailles à moitié détruites, mais où se dessinent les restes de huit vieilles tours, dont deux sont encore debout. Reprenant le sentier qui mène au village, nous traversons Baniyas du nord au sud, étudiant attentivement ses moindres ruines. Un nuage qui flottait depuis quelques temps au flanc de l'Hermon est tout à coup sillonné par la foudre. Le tonnerre ne tarde pas à ébranler solennellement les échos des montagnes. Ce sera sans conséquences ; mais les innombrables troupeaux du cheik rentrent avec précipitation par la porte du midi. Cet homme doit être riche. On nous assure qu'il possède au moins dix mille têtes de bétail.

Un tombeau de santon, religieusement clos de murs, paraît être en grande vénération dans le pays. Il n'y a pas ici rien que des chiffons suspendus à un arbre ; la piété musulmane y brûle sur une colonne creuse des parfums dont l'odeur est exquise. La porte de la ville, près de laquelle il se trouve, était défendue par l'une des huit tours antiques dont j'ai déjà parlé. Les parties inférieures de ces énormes constructions rondes ou carrées, visibles du côté de Zaareh, sont seules de l'époque romaine. Le reste, mal bâti avec des tronçons de colonnes et des débris de toute sorte, est d'une époque plus récente. Quelques fragments de frises et des linteaux de portes finement sculptés servent de parapet au pont, sous lequel il faut descendre pour bien juger ces beaux restes de constructions grecques ou romaines. Nous gravissons ensuite la colline méridionale, d'où la vue sur la ville

est plus pittoresque encore que de la chapelle Saint-Georges. On constate d'ici que l'ancienne forteresse est seule occupée par le village actuel. Le long des remparts, à peu près détruits, le torrent se précipite en bouillonnant au milieu de rochers grisâtres et de petits îlots couverts de lauriers-roses. Au nord, l'Hermon cache sa base derrière un rideau de verdure, tandis que sa tête se perd dans les cieux. A l'est, sur un cône haut de trois cents mètres, surplombant deux profonds ravins, le château de Soubeibeh domine toute la plaine.

Banias, qui fut peut-être primitivement le Baal-Gad de l'Écriture, n'a pas de souvenirs historiques importants. Comme nous l'avons dit, Hérode y éleva un temple à Auguste; Philippe la rebâtit et l'appela Césarée; Agrippa le Jeune lui donna le nom de Néronias. Ainsi elle fut une occasion pour chacun des princes qui l'habitèrent d'affirmer son vasselage vis-à-vis de Rome. Au fond, ce centre demeura toujours plus païen que juif, et Titus, après la ruine de Jérusalem, put y célébrer son triomphe en donnant des jeux où des centaines de prisonniers furent condamnés à s'entre-tuer et à être dévorés par les bêtes.

En rentrant, nous trouvons sur la plate-forme qui précède l'habitation du cheïk fort nombreuse réunion. Ce sont les citoyens de Banias qui sortent de notre divan, mosquée provisoire de cette religieuse population. Tous sont les invités-nés du cheïk, quand ils n'ont rien à manger dans leurs demeures. Ce soir la plupart se disposent

à user de ce droit traditionnel. Un immense plat de riz en pyramide, des galettes minces, rondes et peu cuites, du *yoghourt* à volonté sont servis en plein air. Il faut manger sans parler, pour avoir plus vite fait, et céder promptement la place à ceux qui attendent. Chacun puise avec sa main dans le monceau de riz, fait une boule, la trempe dans le lait caillé et l'avale avec un appétit qui fait plaisir. Le vieux cheïk, plein de bienveillance, surveille son monde. Ainsi devaient faire les patriarches avec leur personnel de pasteurs et d'esclaves. Je demande à payer du tabac à tous les convives. C'est un supplément de festin que les serviteurs d'Abraham ou de Lot ne connurent pas.

Mais notre tour est venu d'apprécier le banquet que nous ont préparé les femmes de notre hôte Arkaoui. Sur un plateau d'argent, supporté par un pied très bas, s'élève, dans un premier plat, la pyramide de riz, plus modeste et mieux soignée, qui nous est destinée. Dans un second, des boules de viande hachée sont symétriquement disposées. Quelques gâteaux très minces, encore chauds et rappelant les *uggoth* des Israélites; deux vases, l'un avec du *yoghourt* et l'autre avec du lait; une gargoulette remplie d'eau fraîche, constituent le complément du festin. Pour qu'il soit arabe dans tous ses détails, nous devons nous asseoir par terre et appuyer notre coude gauche sur un coussin, posture qui, n'étant pas dans mes aptitudes naturelles, se trouve fort peu dans mes goûts. Ce qu'il y a de plus violent, c'est que le cheïk nous surveille,

et attend que nous fassions honneur à son repas. Je ne m'en sens pas le courage. M. Vigouroux s'exécute seul, et je profite d'un incident qui appelle notre hôte au dehors pour demander un peu de nos vivres au drogman, condamné à nous servir nu-pieds, puisque nous sommes dans une mosquée. Seuls nous avons été dispensés de quitter nos chaussures, au grand scandale des assistants. Un nègre, peut-être l'eunuque du harem, veille à ce que rien ne nous manque. Mon ami, par politesse, et s'encourageant à la pensée de tant de voyageurs morts par amour de la science, essaye son estomac à la cuisine orientale. Je crains pour lui une mauvaise nuit. Arkaoui veut nous présenter son fils, un beau garçon de quinze ans, bonne figure, tout cousu d'or, absolument illettré. Il n'en sera pas moins cheïk comme son père. Souhaitons aux voyageurs de l'avenir qu'il fasse aussi généreusement l'hospitalité. Arkaoui ne veut rien accepter que l'expression sincère de notre reconnaissance et nos cartes de visite, qu'il réclame, pour les exposer dans ses appartements comme souvenir de ceux qu'il ne reverra plus. Si jamais son fils venait en France, il nous serait agréable de lui rendre les amabilités dont il nous a lui-même comblés. Nous couchons sur les nattes de la mosquée. Décidément ceci devient de plus en plus oriental.

Jeudi 5 avril.

A quatre heures nous sommes sur pied. Les étoiles scintillent au ciel, l'air est délicieux; des chiens aboient sans relâche; çà et là des hommes dorment dans la cour. On dit que c'est ici le pays des scorpions; ces braves gens ne s'en préoccupent guère. Je dois observer cependant que les habitants du village optent d'ordinaire pour passer la nuit dans des gîtes aériens, qu'ils construisent avec quelques branches d'arbre au bout de quatre perches sur les terrasses de leurs maisons. L'aurore se dessine à peine, et, de sa plus belle voix, un muezzin crie la prière du matin : *La Allah illa Allah! ou Mohammed reçoul Allah!* Les dormeurs se réveillent. Nos mulets font lestement leur repas matinal, et la caravane est vite sur pied.

Nous sortons de Baniyas par la porte de la tour que nous avons visitée hier soir. A travers les rochers et les fondrières, nos braves mulets gravissent les premières pentes de l'Hermon. En moins d'une heure, nous sommes à la hauteur du château de Soubeibeh, à trois cents mètres au-dessus du village. Les murs de la forteresse, en partie debout, remontent aux Croisades, mais ils avaient été bâtis sur des fondations da-

tant de l'époque gréco-romaine. Abordable seulement du côté du levant, le château occupe une plate-forme de quatre cents mètres de long sur cent de large. De nombreuses tours, tantôt carrées, tantôt semi-circulaires achevaient de fortifier la terrible enceinte. Plusieurs subsistent encore. La partie centrale du château n'est plus qu'un monceau de ruines où s'abritent quelques druses misérables et méchants.

En faisant un détour sur notre droite, vers le sud, à travers les rochers et en dehors de tout sentier abordable, nous arrivons au lac Phiala, cratère de volcan éteint où les anciens croyaient que le Jourdain prenait sa source. Des objets jetés au fond de ses eaux avaient reparu, disaient-ils, dans le fleuve, au bas de la montagne. Le petit lac a tout au plus trois cents mètres de diamètre. Sa forme ronde lui a valu le nom de Phiala, qui veut dire coupe. A travers les herbes qui l'envahissent totalement, sauf à sa partie centrale, où l'eau est très pure, des sangsues s'agitent et des grenouilles coassent par milliers.

De là nous jetons un dernier regard sur la Terre Sainte, que nous allons définitivement quitter. Tant de doux souvenirs qui nous ont consolés, depuis Hébron jusqu'à ces hauteurs d'où nous dominons toute la Palestine, nous reviennent une dernière fois comme des bruits de voix délicieuses et ravissantes. Il nous plaît de demeurer quelque temps muets dans cette contemplation. C'est d'ailleurs un des plus beaux paysages du monde qui se dé-

roule à nos pieds. En dehors de ses incomparables souvenirs, la contrée qui s'incline de l'Hermon à la mer Morte avec une dépression rapide de mille mètres sur un espace de deux cents kilomètres, présente un des phénomènes géologiques les plus intéressants qu'on puisse rencontrer. Tout naturellement notre pensée se reporte à un des plus beaux chants du Psalmiste¹, inspiré peut-être par ce splendide tableau. Elles sont suspendues sur nos têtes ces eaux qui viennent des neiges de l'Hermon, *super montes stabunt aquæ*; à nos pieds les collines et les vallées se succèdent avec une ravissante harmonie, *ascendunt montes et descendunt campi*, et à travers les déchirures des montagnes, les fleuves se précipitent en bouillonnant, *pertransibunt aquæ, inter medium montium*, pour aller former les grands lacs qui miroitent là-bas. Tout court s'y désaltère, *potabunt omnes bestiæ agri*; tandis que derrière nous, sur les rochers, de grands aigles noirs jettent dans l'air des cris de joie, *super ea volucres cæli habitabunt, de medio petrarum dabunt voces*. A l'orient d'immenses nuages s'envolent vers le Hauran comme les messagers ailés de la puissance divine, *ponis nubem ascensum tuum*; ils portent l'eau aux sources des fleuves et avec elles la fécondité à la terre, *de fructu operum tuorum satiabitur terra*. Les animaux auront l'herbe en abondance, et l'homme les moissons, le pain, l'huile et le vin qui réjouit son cœur. C'est le poétique résumé des phé-

¹ Ps. ciii.

nomènes de vie qui se déroulent à nos pieds. Il ferait beau voir aussi la majesté de Dieu sur nos têtes, lorsqu'à son contact l'Hermon semble fumer et que sous son regard la terre-frissonne : *Tangit montes et fumigant; respicit terram et facit eam tremere.* Mais le ciel est absolument pur, et la blanche lumière qui descend sur nous semble nous transfigurer ! Je ne m'étonne pas que le poète sacré en fasse le vêtement de Dieu, *amictus lumine sicut vestimento*, et que Jésus ait pu choisir un de ces pics resplendissants comme le théâtre naturel de sa glorification terrestre. Oui, c'est probablement de ces hauteurs que la voix du Père cria à Israël : « Voici mon Fils bien-aimé ! » Après quinze siècles d'attente, l'Hermon neigeux, témoin de la révélation nouvelle, donna la réponse aux cimes brûlées du Sinaï, et devant Moïse et Élie, qui personnifient la Loi et les prophètes, Jehovah rappela dans la manifestation de son Messie tout ce qu'il avait fait pour sauver son peuple.

La partie fatigante et dangereuse de notre voyage est désormais finie. Nous allons, dès ce soir, trouver des pays moins désolés et des routes plus abordables. Je bénis Dieu, qui nous a si paternellement gardés. Le cantique de Moïse me revient par fragments sur les lèvres :

L'Éternel seul a conduit son peuple,
Et il n'y avait pas avec lui de dieu étranger.
Il l'a fait monter sur des terres élevées,
Et Israël a mangé les fruits des champs.

Il lui a donné à sucer le miel de la pierre,
L'huile du rocher le plus dur,
La crème des vaches et le lait des brebis
Avec la graisse des agneaux,
Des béliers de Basan et des boucs,
Avec la fleur du froment,
Et à boire le sang du raisin, le vin pur.